

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

A travers l'oeuvre de Paul Claudel (Fin) - Liste des
ouvrages de Paul Claudel

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 75-81

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A travers l'oeuvre de Paul Claudel

(Fin)

Le second acte du *Père humilié* se passe dans un couvent franciscain des environs de Rome. Le Pape Pie vient de se confesser à un petit Frère mineur, et comme un enfant, il lui dit sa misère, sa tristesse, son abandon : tous ses fils qui se liguent contre lui, et ce vent de Révolution qui passe sur le monde. Le Frère le soutient de son affection, lorsque surviennent Orian et Orso de Homodarmes. Ils veulent consulter leur Père sur ce qui les angoisse... l'un et l'autre voudrait s'effacer devant son frère ; Orian raconte :

C'était à cette fête que donnait le prince Wronsky. J'ai donc... j'ai parlé avec cette jeune fille.

Ah ! j'étais trop orgueilleux aussi, trop dur, trop sûr de moi-même. Tout cela qu'il y avait en moi et que je ne connaissais pas, à mesure qu'elle parlait, tout cela qui frémissait en moi comme de la musique...

Orian laisse parler son cœur longtemps. Le Pape Pie comprend, mais aussi que son Orian, son préféré, va le quitter... qu'il sera encore plus seul... plus courbé... le père humilié. Il se raidit :

Le Pape Pie : Tu n'iras pas avec Dieu avant d'être débarassé de ce que tu dois aux hommes !

Orian, donne-leur la lumière ! Il n'y a pas qu'une aveugle au monde,

Pour celui qui sait ce que c'est que la lumière et qui la voit, est-ce qu'il n'est pas responsable de ces ténèbres où sont tant de pauvres âmes autour de lui, et comment en soutenir la pensée ?

Orian, mon fils, ce que je n'ai pu le faire, fais-le ! Toi qui n'as pas ce trône où je suis attaché pour mieux entendre le cri désespéré de toute la terre ! ce supplice d'être attaché pendant que toute la terre souffre, et qu'on sait qu'on a en soi le salut ! Toi qui n'as pas ce vêtement devant lequel, par la malice du diable, tous les cœurs reculent et se resserrent !

Parle-leur, toi qui sais leur langage, qui n'es un étranger à aucun repli de leur nature !

Fais-leur comprendre qu'ils n'ont d'autre devoir au monde que la joie !

La joie que Nous connaissons, la joie que Nous avons été chargé de leur donner, fais-leur comprendre que ce n'est pas un mot vague, un insipide lieu commun de sacristie,

Mais une horrible, une superbe, une absurde, une éblouissante, une poignante réalité, et que tout le reste n'est rien auprès.

Quelque chose d'humble, de matériel et de poignant comme le pain que l'on désire, comme le vin qu'ils trouvent si bon, comme l'eau qui fait mourir si on ne vous en donne, comme le feu qui brûle, comme la voix qui ressuscite les morts.

Mon âme est avec la tienne, mon fils ! Fais-leur comprendre cela, Orian.

Orian, alors, renoncera à Pensée.

Troisième acte : une année plus tard, 1870. La Prusse et la France sont en guerre. Depuis son entrevue avec le Pape Pie, Orian a renoncé à Pensée par devoir, pour se consacrer à la grande tâche « pour laquelle il a été créé et mis au monde » — il a voyagé et tâché d'étouffer son amour. De retour à Rome, il apprend que son frère Orso vient de se fiancer à Pensée, désespérée du silence d'Orian. Mais là-bas, la France saigne. Subitement... l'enthousiasme... partir défendre le pays de Pensée. Tous deux, Orso et Orian, iront s'engager. Avant le départ, Orso obtient d'Orian qu'une dernière fois il reverra Pensée.

L'entrevue de Pensée et d'Orian est décisive... l'ancien amour se réveille. Au moment du départ, Pensée exténuée clame sa souffrance à Orian :

Il y eut une femme jadis qui a sauvé le Pape (un homme ne peut donner que sa vie, mais une femme peut donner plus encore), la mère de mon père, Sygne de Coufontaine.

Et c'est sa fille maintenant sans yeux, qui tend les mains vers celui que le Pape auprès de lui appelle son fils !

Et voici que dans mes veines, le plus grand sacrifice en moi s'est réuni à la plus grande infortune, et le plus grand orgueil,

Le plus grand orgueil à la plus grande déchéance, et à la privation de tout honneur, le Franc dans une seule personne avec le Juif.

Tu es chrétien, et moi, ce qui coule dans mes veines c'est le sang même de Jésus-Christ, ce sang dont un Dieu fut fait, maintenant dédaigné !

Pour que tu voies, c'est pour cela sans doute qu'il fallait que je fusse aveugle ;

Pour que tu aies la joie, il me fallait sans doute cette nuit éternelle sans aucune parole que ma part est de dévorer.

... Quand je vivrais cent ans, et quand chacune des secondes de ces cent vies serait faite de cent années,

En cela je ne vieillirai jamais que je suis sûre que j'aurai toujours quelque chose à vous dire,

Quelque nom pour vous appeler, quelque invention nouvelle de mon cœur, quelque récit de moi-même qui ne pourra jamais tarir.

Est-ce ma faute, si c'est vous qui êtes ma force ? si c'est vous qui êtes chargé de savoir pour moi ? si tout ce dont j'ai besoin au monde n'est pas en moi, mais hors de moi-même, ceci ?

Si c'est vous auquel m'attache une chose plus forte que le droit, la nécessité sans aucune espèce de droit ?

Ah ! quand je vivrais cent ans, vous serez toujours le même pour moi, et il me semble que j'aurai toujours quelque chose à vous dire, quelque mot bien tendre, quelque partie de votre cœur dont vous auriez pensé qu'elle m'était close.

Cette pauvre âme aveugle entre vos bras, qui ne cesse de vous appeler par votre nom et de vous dire qu'elle vous aime

Ainsi, devant leur douleur mutuelle, devant leur amour contenu et qui réclame satisfaction, tous deux sont faibles... exaltation augmentée par la perspective du départ., par la séparation... communion intime des âmes qui se trouvent... paroxysme du Bonheur humain et de la souffrance qui l'achète...

Il ne s'agit plus de fiançailles avec Orso, qui est ravi de voir son frère heureux. Ils partent et Pensée demeure avec l'écrasement de son cœur meurtri.

Au quatrième acte, Pensée, sur le point d'être mère, respire longuement une gerbe de magnolias qu'elle vient de recevoir et dont la forte odeur l'incommode... elle est triste en son âme. Orian est en France, loin d'elle et en danger. Survient Orso : son frère est mort. Par un subterfuge de cœur aimant, il apprend ce malheur à l'infortunée Pensée, blessée dans son âme et son corps. Effondrement soudain et horrible de tout ce qui a été la raison d'être pendant de longues semaines, l'aliment de son espoir... La mort, l'oméga final, et la vie qui continue, qu'il faut poursuivre. Orso annonce la dernière volonté d'Orian : lui, Orso, doit épouser Pensée, pour qu'elle porte ce nom d'Homodarmes et le donne à « leur » fils. — Le drame se termine sur ce mariage entrevu.

Toujours, tout au long de cette œuvre, toujours le sacrifice, le renoncement, l'abdication du bonheur individuel...

Nous avons fini avec Claudel dramaturge. J'ai pensé que la meilleure façon de l'expliquer était de le laisser parler le plus souvent lui-même: de là mes nombreuses et longues citations.

En commençant, j'écrivais le mot de « mysticisme claudélien ». Je précise. Qu'est-ce que le mysticisme ? Je ne prétends pas en donner une définition générale, mais je crois que le mysticisme littéraire qu'on trouve en Péguy, F. Jammes, Claudel, peut être enfermé dans cette formule : c'est la transposition dans l'ordre surnaturel de certains sentiments propres à notre nature. C'est pourquoi les mots sont les mêmes qu'on dit à Dieu et aux hommes. L'amour, en tant que principe, est toujours le même, c'est aussi pourquoi tous les mystiques, à commencer par saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, ont été des affectifs au sens humain du mot, pour qui l'amour divin devient *sensible*, comme une réalité qu'on perçoit avec nos sens.

L'Annonce faite à Marie, *l'Otage*, sont significatifs à ce point de vue ; les *Grandes Odes*, — *Corona benignitatis anni Dei*, — la *Messe là-bas*, exigeraient d'être étudiées sous ce jour: là surtout Claudel mystique se peint en entier, se fond en l'amour de son Dieu. Ce n'est plus la fantaisie artistique qu'on rencontre chez certains jeunes écrivains catholiques de notre temps, c'est une réalité vécue en chaque nuance la plus subtile.

Une réflexion à ce propos. Quelques critiques ont fait remarquer combien cette renaissance littéraire dite « néo-catholique », était éloignée du dogmatisme d'un Bossuet ou d'un Veuillot. Des catholiques de croyance sincère, disciplinés par la doctrine, et portant en tout le goût de l'ordre traditionnel, ont vu avec une sorte d'effarement ces professions de foi tumultueuses, écrites dans une langue sibylline... ils se réservent... ils s'inquiètent, mais n'est-ce pas la force même de la doctrine catholique que cette assimilation dont elle fait preuve envers les divers besoins de chaque époque, et si l'on va au fond d'un Péguy, d'un Claudel, d'un Jammes, on constate que c'est toujours la même foi, que les siècles ont affinée et rendue inquiète, comme jalouse. Et lorsqu'on parle du catholicisme

de Bossuet on oublie qu'il y a aussi celui de Fénelon. Ce n'est qu'une querelle de mots, puisque ces deux formes (si l'on peut dire) du catholicisme prennent leur même inspiration dans l'Évangile, qui est *avant tout* la loi d'Amour. A propos de Claudel, la question vaut la peine d'être examinée à part, ce sera peut-être la matière d'une autre étude.

Hasardons maintenant quelques appréciations sur cette œuvre si pleine de beautés déjà signalées : immensité de l'évocation poétique, force étrange de certains mots, et surtout, ce don, qui suffit à faire un poète, de penser perpétuellement par images, de cristalliser les idées et les sentiments.

A côté des manques de goût assez fréquents chez Claudel, et qui tiennent surtout à la variété de pays et de gens qu'il a visités, le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est parfois, dans certaines pages, une absence d'ordre et de mouvement ; le fil de la pensée est brisé ; il y a une non continuité. On peut l'expliquer par la profonde sensibilité artistique du poète, qui note ses impressions à l'instant qu'il les perçoit.

Parfois également, quelque obscurité, quelque reste de la théorie mallarméenne et symbolique. Claudel ne s'en défend pas : son art est un art difficile et de « caractère fermé ». Claudel est un génie *synthétique*, et ses défauts proviennent de cette qualité. Il ne définit exactement ni ses personnages, ni les objets qu'il peint, il les suggère. C'est l'imagination du lecteur qui leur donne leur complète valeur. De ces explications naît une justification du style claudélien. Sa phrase est le contraire de celle classique à laquelle rien ne manque, ni un mot, ni une ponctuation. Chez Claudel, le contraire de cela : quelques mots qui frappent notre imagination physique, quelques images qui reproduisent sa pensée : sauts inattendus, détentes, réactions et un effort tumultueux pour atteindre nos sens visuel et auditif. La phrase claudélienne se rapproche de celle de Péguy : l'insistance qui reprend, le choc soudain de l'image. De plus en plus, il est juste de l'ajouter — la phrase de Claudel se clarifie

dans ses derniers ouvrages : le *Père Humilié*, la *Messe là-bas*, qui est un recueil de magnifiques oraisons.

Et une raison encore qui explique l'écriture de Claudel, c'est sa fréquentation avec Verlaine et Mallarmé. J'y reviens parce que généralement le mot « symbolisme » est mal compris. Au moment que Paul Claudel s'engageait sur la voie littéraire, une vive réaction s'élaborait dans la jeunesse contre le classicisme et le romantisme.

Brunetière a dit très justement que « le symbolisme est tout simplement la réintégration de l'idée dans la poésie ». — De ces jeunes écrivains, le précurseur avait été Baudelaire, dont François Mauriac a dégagé le spiritualisme catholique, ce qui a provoqué l'indignation de certains esprits étroits. (Revue des Jeunes, du 25 mai 1919.) Après Baudelaire, les maîtres en furent Verlaine et Mallarmé. C'était l'heure où Wagner triomphait dans ses rêvasseries sentimentales ; c'était l'heure de la philosophie allemande dont les dangereuses fumées sont à peine dissipées.

Jusqu'à quel point, Paul Claudel subit-il ces influences ? On ne sait. Cependant, son individualité était assez forte pour demeurer « elle-même » sans cénacle, ni chapelle littéraire. Ajoutez encore Rimbaud, qui s'était révolté contre la tradition classique et parnassienne et vous comprendrez de quelles origines doit parfois se dégager notre Poète.

Je prévois une autre objection. Elle résulte du contraste entre sa nature complexe et la simplicité qu'il veut mettre dans sa vie et dans sa foi. Comme Huysmans, il cherche dans la liturgie le mordant et la plénitude de la dévotion primitive. C'est là d'ailleurs un souci bien moderne. Par réaction contre les raffinements artistiques de notre époque, on déteste le convenu, le factice, même le fini de l'Art, et cela non seulement en littérature, chez Péguy, Jammes, Claudel et d'autres, mais en peinture, chez un Maurice Denis, mais en musique où l'on constate un renouveau grégorien. La tâche est ardue, car il est difficile au XX^e siècle d'être naïf, d'être un primitif. Maurice Denis n'a pas en anatomie les exquises ignorances d'un Fra Angelico, et Claudel n'est pas *enfant* à la manière de saint François d'Assise. N'y a-t-il

pas là un snobisme dont Paul Claudel aurait tout à gagner en s'en débarrassant ?...

Quant au style de Claudel, dont j'ai déjà parlé, je pense qu'il serait curieux d'en faire la grammaire, qui donnerait d'intéressants résultats plutôt psychologiques que se rapportant à la syntaxe courante. Là encore on aimerait que Paul Claudel ne gâtât pas notre plaisir par des fantaisies et des contrastes choquants!

Faut-il conclure ? Toute cette œuvre claudélienne révèle la marque d'un génie non encore parvenu à sa mise au point, à son complet équilibre... on y trouve encore trace d'anarchie et de ténèbres. Chaque fois pourtant que Paul Claudel nous présente une œuvre nouvelle, nous constatons un mieux sensible sur les précédents ouvrages. Pour moi, j'aime trouver en Claudel — et j'espère l'avoir fait comprendre à mon lecteur — un grand poète catholique par la profondeur et le mysticisme. Claudel est comme une nuit d'orage, striée d'éclairs et d'embrasements, toujours attirante...

Janvier 1920

Louis GENTINA.

Ouvrages de Paul Claudel:

Art Poétique. — *Connaissance de l'Est.* — *Tête d'Or.* — *La Ville.* — *Le Repos du septième jour.* — *La Jeune fille Violaine.* — *L'Echange.* — *Le Partage de Midi.* — *L'Otage.* — *L'Annonce faite à Marie.* — *Le Pain dur.* — *Le Père Humilié.* — *Cinq grandes Odes.* — *Deux poèmes d'été.* — *Corona Benignitatis anni Dei.* — *Vers d'Exil.* — *Saint Jacques.* — *Cette heure qui est entre le printemps et l'été* (cantate à trois voix). — *Vers sur Charles-Louis-Philippe.* — *Hommage à Verlaine.* — *L'Agamemnon d'Eschyle* (traduction). — *Trois poèmes de guerre.* — *Nuit de Noël 1914.* — *Autres poèmes durant la guerre.* — *La Messe là-bas.* — *L'Ours et la Lune.*